

## Succès hors les cases

*Quai d'Orsay* de Bertrand Tavernier, France, 2013, 113 min

Nicolas Gendron

---

Volume 32, numéro 2, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2014). Compte rendu de [Succès hors les cases / *Quai d'Orsay* de Bertrand Tavernier, France, 2013, 113 min]. *Ciné-Bulles*, 32(2), 32–33.



## Succès hors les cases

NICOLAS GENDRON

À bientôt 73 ans, Bertrand Tavernier, qui fait figure de vétéran casse-cou du cinéma français, se plaît manifestement à plonger et à ne faire qu'une bouchée des étiquettes que l'on veut lui accoler. Avec l'aisance du vieux routier et l'audace du jeune premier, il navigue continuellement d'un univers à l'autre, orchestrant les fresques historiques (**Que la fête commence**, **La Vie et rien d'autre**), les jeux de pouvoir (**Le Juge et l'Assassin**, **Coup de torchon**), les intrigues policières (**L.627**) et les drames de guerre (**Capitaine Conan**) avec la même ferveur. Si ses derniers films ont semblé plus lourds, qui pour des raisons de gros sous états-unis (**In the Electric Mist**), qui pour un académisme pourtant pas si rigide (**La Princesse de Montpensier**), **Quai d'Orsay** est à n'en pas douter le film d'un cinéaste de son temps.

Directement tiré de la bande dessinée en deux tomes *Quai d'Orsay, chroniques diplomatiques*, du duo Lanzac & Blain, le film respecte très souvent «à la case» l'essentiel de la bédé; une excellente chose, puisque le tout se savourait avec appétit. Il n'y a donc pas d'intrigue traditionnelle à proprement parler, car on y reproduit la formule des chapitres originaux comme autant de bulles sociopolitiques, mais on y découvre, admiratif et étourdi, les coulisses du ministère des Affaires étrangères du gouvernement français, entre autres en gestion de crise en Oubanga et dans l'épineux dossier d'une possible intervention militaire au Lousdem. Deux pays imaginaires qui masquent à peine l'ombre de la Côte d'Ivoire et de l'Irak, tout en permettant plus de fantaisie dans le rappel d'épisodes réels tantôt explosifs, tantôt douloureux.

On doit le pouvoir d'attraction magnétique de la proposition aux deux personnages principaux. Il y a le petit nouveau du cabinet, Arthur Vlamincq (joué par Raphaël Personnaz), inspiré par l'expérience diplomatique d'Antonin Baudry, alias Abel Lanzac. D'où ce regard de l'intérieur du débutant, aux souliers boueux et au complet mal assorti, qui mange ses croûtes au prix d'efforts intellectuels soutenus. Verbeuses et ciselées, les répliques sonnent plus vraies que vraies, d'autant plus que Vlamincq est responsable du «langage», devant maîtriser l'art du discours qui dit tout sans rien promettre et rédiger des fiches qui feront briller le ministre aux Nations unies comme à un déjeuner avec un Prix Nobel. À ne pas oublier: «un mot de travers et tu déclenches une crise internationale!» C'est aussi sérieux que délicieusement prétentieux.

Mais surtout, c'est le ministre Alexandre Taillard de Worms, jumeau cosmique du politicien français Dominique de Villepin, qui crée les plus vives étincelles. Créature politique qui carbure au jogging matinal et aux citations grandiloquentes — se revendiquant tant d'Euripide que de Zidane et d'écrivains assoiffés de lauriers —, de Worms est une tornade d'opinions tranchées, de déclarations à l'emporte-pièce et de mots-clés à marteler à tout vent : légitimité, unité, efficacité, etc. S'il a parfois un humour douteux (« OTAN en emporte le vent ») et une fixation sur les Stabilos avec lesquels il surligne ses passages préférés des pensées d'Héraclite, il affiche une réelle passion pour ce métier de fou pour lequel il affronte et « devient la flamme ». Dans ce rôle locomotive, Thierry Lhermitte est époustoufflant, savourant chacune de ses répliques bonbons. Son aplomb, sa superbe et son débit halluciné en font un véritable personnage de bédé en mouvement.

Tavernier et son équipe sont aussi en grande forme, assimilant les codes du neuvième art avec un enthousiasme qui les honore. Tout y est : montage effréné, caméra alerte, *split screen* utilisé avec soin, mitraille de dialogues touffus et répartie affûtée des comédiens en présence — seul Niels Arestrup nage à contre-courant en directeur de cabinet qui a vu neiger et qui (sou)pèse ses mots, mais sa lenteur diplomatique fait mouche. Bref, on perçoit très bien la vigueur du coup de crayon. La bande dessinée était déjà un hommage auto-référentiel, dont cette fameuse scène, reprise presque telle quelle, où le ministre vante les vertus de Tintin : « Vous avez lu Tintin ? Ce sont de grands enjeux : la Lune, l'Amérique, l'or noir... Tintin, c'est le rythme, tac, tac, tac ! » Avec ses gestes amples et saccadés, le ministre commande pour ainsi dire l'escalade du montage.

Si les allusions à **Star Wars** de la bédé sont disparues en cours d'adaptation, parce que trop ancrées dans les envolées



imaginaires de Vlamincq, tout concourt à créer la tonalité comique et décalée propre au genre. Le Quai d'Orsay, dans lequel loge le ministère, emprunte par sa cacophonie délirante à la maison des fous d'Astérix. Alexandre Taillard de Worms décoiffe tout le monde sur son passage comme s'il était le *Road Runner*. Et il est si imprévisible qu'il sort parfois d'un côté de l'écran pour apparaître immédiatement de l'autre, laissant le pauvre Arthur tout ébaubi.

On raconte que le cinéaste Pierre Schoeller aurait conseillé à Olivier Gourmet de lire la bande dessinée *Quai d'Orsay...* pour se préparer à **L'Exercice de l'État**. Naturellement, les deux films qui en résultent sont diamétralement opposés dans le ton, mais sous le tumulte de la satire se trame aussi chez Tavernier et ses coscénaristes une vaste compréhension du monde et un regard longuement mûri sur le politique. C'est là le supplément d'âme de cette comédie menée tambour battant qui, si elle ne rassure en rien sur la tour de Babel qu'est la diplomatie internationale, permet néanmoins d'en rire de bon cœur. Et si l'on n'y comprend toujours rien, de

toute façon, comme le clamait Héraclite : « L'homme stupide, devant tout discours, demeure frappé d'effroi. »



France / 2013 / 113 min

**RÉAL.** Bertrand Tavernier **SCÉN.** Bertrand Tavernier, Christophe Blain et Antonin Baudry, d'après la bande dessinée *Quai d'Orsay, chroniques diplomatiques* de Lanzac & Blain **IMAGE** Jérôme Alméras **MUS.** Philippe Sarde et Bertrand Burgalat **MONT.** Guy Lecorne **PROD.** Frédéric Bourboulon et Jérôme Seydoux **INT.** Thierry Lhermitte, Raphaël Personnaz, Niels Arestrup, Bruno Raffaelli, Julie Gayet, Anaïs Demoustier **DIST.** Axia Films